



troubadours

*Galego-
Portugais*

Magdalena Arroja

Henri Deluy

et...

action poétique

Gérard Arseguel

Jean-Charles Depaule

Emmanuel Hocquard

Alfred Kern

Maurice Regnaut

Bernard Vargaftig

.....

action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

A PARAÎTRE

(Ce numéro a été réalisé par Magdalena Arroja et Henri Deluy)

N° 95 (Avril 1984) : Alamo, écriture informatique.

N° 96-97 (Juillet 1984) : Jean Tortel.

N° 97 (Décembre 1984) : Poètes danois d'aujourd'hui.

Puis : Poésies en U.R.S.S., Reverdy, Dolce Stil Novo, Minnesanger, Victor Hugo, Symbolisme.

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Gil Jouanard, Alain Lancce, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

SECRETAIRE GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, Z.I. Petite Montagne Sud, Ce 1819. 91018 EVRY-Cedex - Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 140 F — Etranger : 200 F
 France : 8 numéros : 250 F — Etranger : 380 F
 (Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy
 I.S.B.N. : 2.85463.030.5

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1984
 N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

SOMMAIRE

Les troubadours Gallégo-Portugais

— L'attendu, le motif... : Henri Deluy	2
— Notices	3

CANTIGAS D'AMIGO

Pedro Meogo, Rui Fernandes, Paio Gomes Charinho, Lopo, Joao de Guilhade, Nuno Fernades Torneol, Gonçalo Eanes do Vinhal, Don Dinis, Airas Nunes, Estevan Coelho, Pero de Viviaes, Mendinho, Martin Codax, Joan Zorro, João Soares Coelho, João Airas de Santiago, Bernard de Bonaval, Joan Lopes d'Uhoa, Joao Mendes de Briteiros

CANTIGAS D'AMOR

Pero Garcia Burgalés, Don Dinis, Nuno Eanes Cerzeo, Vidal

CANTIGAS D'ESCARNHO E DE MAL DIZER

Diego Pezelho, Alfonso Mendes de Besteiros, Afonso X, Joao de Guilhade, Martim Soares, Gil Peres Conde, Pero da Ponte, Airas Nunes

CANTIGAS DE SANTA MARIA

Afonso X

Poèmes

— Un bidon de sang... : Gérard Arseguel	60
— Vues... : Jean-Charles Depaule	65
— Dyptique : Emmanuel Hocquard	69
— Omniprésence/Allerseelen : Alfred Kern	72
— Trois ternaires : Maurice Regnaut	74
— Cinq poèmes : Bernard Vargaftig	77

Notes Informations Editions Revues

— Quant au fascisme de la langue : Maurice Regnaut	82
— Jean Laude... : Jean-Claude Montel	87
— Notes Revues : Jean-Pierre Balpe	88
— Numéros disponibles	92
— Bulletin d'abonnement	95

L'ATTENDU, LE MOTIF, LE PLAISIR...

Nous poursuivons notre enquête-panorama sur les origines, au Moyen-Age, de la lyrique d'une partie de l'Europe. Et nous prolongeons notre plaisir. Où mène l'amour d'amour. L'amour du chant d'amour...

Après les Troubadours et les Trobairitz d'Occitanie, voici les Troubadours Galego-Portugais. Avant le « *Dolce Stil Novo* », la poésie « *Moza-rabe* », le « *Minnesang* », les « *Trouvères* » et les prolongements en Grande-Bretagne, en Europe Centrale.

*

Abordons, pour l'écartier, la question des origines et des influences. Comme pour nos troubadours, plusieurs thèses s'affrontent. L'ensemble des représentants des trois thèses (l'arabe, la folklorique, la latino-médiévale) sont d'accord sur une manière de « point de départ » : un vers court, ou un distique, à caractère amoureux, sentencieux ou de moquerie ; il constitue le module du poème, que les techniques du « parallélisme » permettent de développer, en lui donnant la physionomie formelle d'une suite à reprises avec glissements dans la répétition.

Le texte attesté le plus ancien (parmi ceux qui nous sont parvenus, préalable à ne jamais oublier, tout comme le fait qu'il s'agit de chants et, souvent, dansés) demeure celui de João Soares de Paiva (né vers 1140) daté de 1196. Le dernier des troubadours Galego-Portugais — c'est ainsi qu'on le désigne généralement — meurt en 1354. Il s'agit de Pedro Conde de Barcelos, fils bâtard de Don Dinis. La poésie des troubadours G.-P. s'inscrit donc de la fin du 12^e siècle jusqu'à la fin de la première moitié du 14^e.

Pour donner une idée de chronologie souvenons-nous que Guillaume IX, duc d'Aquitaine, premier en date des troubadours occitans, est né en 1071; qu'il meurt en 1127. Qu'il a donc 25 ans en 1096, un siècle avant la production G.-P..

La poésie des troubadours G.P. commence, dans le temps, un siècle environ après celle des occitans. Elle dure près d'un siècle de plus (et connaît longtemps des prolongements vivaces loin de ses bases d'origine, comme le montrent les pièces contenues dans les chansonniers castillans des XV^e et XVI^e siècles).

*

Les historiens du troubadourisme G.-P. distinguent quatre grandes périodes :

- 1) Pré-Afonsine, de la fin du 12^e s. au milieu du 13^e s.
- 2) Afonsine, du milieu du 13^e s. jusque vers les années 1280. Elle englobe les règnes de Afonso III (1245-1279), roi du Portugal, et de Afonso X, le roi « Sage » de Castille et de Leon (1252-1284). Le G.P. est alors l'idiome du lyrisme de la péninsule.
- 3) Dinisienne, d'après Don Dinis qui règne sur le Portugal de 1279 à 1325.
- 4) Post-Dinisienne, un déclin rapide dès la mort de Don Dinis (avec l'émergence des problèmes nouveaux liés à la lutte contre la Castille, à l'expansion), des survivances et des développements...

*

Les troubadours G.-P. sont des rois, de grands seigneurs, de modestes gentilhommes, des hommes de « conditions inférieures ». Il y a peu de bourgeois, pas de paysan et aucun texte de femme n'est avéré. Pour nombre de troubadours, les informations dont nous disposons sont rares, parfois nulles. Même leur nationalité reste difficile à cerner. Les troubadours viennent pour la plupart du Nord du Portugal actuel (le Sud demeure longtemps sous l'emprise arabe) et de la région de Compostelle en Galice. Le Portugal et la Galice parlent à l'époque (ou, tout au moins, écrivent) la même langue.

Les castillans ne sont pas rares parmi les troubadours, on en connaît de Burgos, de Tolède. On dénombre aussi un catalan ou deux et le génois Bonifacio Calvo écrira également en G.-P.

*

Historiquement, la période est celle de la constitution du Portugal, de sa consolidation à la fois contre les Espagnols, contre les Maures, contre les appétits intérieurs de la noblesse et contre les interventions extérieures (par exemple, celle du Pape) dans la politique du pays. La poésie des troubadours G.-P. souligne fortement cette situation : « l'ami » sert le roi contre les Maures, on attend son retour de l'armée, ou de la mer, on se moque du combattant couard, du traître, on se repend de ne pas avoir choisi le bon camp, celui du vainqueur du jour (voir le poème de Diego Pezelho), on invective les alliances « contre-nature » (par ex. celle des chrétiens avec des musulmans) — quitte à faire de même peu après —, on moralise contre la décadence et la félonie.

*

Mais surtout, on aime et on chante. D'un même mouvement. On chante d'aimer.

*

On chante. De diverses façons. Nous le savons par les textes et par les restes d'un « *Arte de Trovar* » qu'on a retrouvés en tête de l'un des manuscrits. Très incomplet, ce texte nous fournit d'inappréciables informations élaborées du temps même de la pratique troubadouresque, ou peu après. Selon l'auteur anonyme de cet « art poétique », on peut distinguer 4 genres :

- *cantigas d'amor* (chants d'amour)
- *cantigas d'amigo* (chants d'ami)
- *cantigas d'escarnio* (chants de raillerie)
- *cantigas de mal-dizer* (chants de médisance)

La critique moderne rassemble les deux derniers genres.

*

Les « *Cantigas d'amor* » sont proches du « *canso* » occitan. Dans les thèmes, et dans la prosodie — La référence, en pour ou en contre, à l'œuvre des occitans est répétée. Les traces d'une connaissance et d'une culture — d'un culte souvent — de la poésie occitane sont évidentes et mises en avant. En général, le poète s'adresse à sa dame ; ou il élabore la théorie d'amour sans laquelle il n'y a pas d'amour à partager pour vivre ou à donner pour mourir.

Dans les « *Cantigas d'amigo* », le troubadour parle par et pour la femme aimée. C'est elle qui est supposée s'exprimer. C'est elle qui s'adresse à « l'ami », à l' « aimée ». L'amoureux puise dans la parole de son amoureuse le chant même qu'il créa pour elle quand elle s'adresse à lui.

« *Chants d'ami* » constituent la somme la plus singulière sans doute de la poésie des troubadours G.-P. Nous leur avons fait ici la part la plus belle.

Selon la scène, en fonction des éléments utilisés par l'étroite dramaturgie du poème, les chants se divisent en modes d'écritures divers : les « *alvas* » (les aubes) ; les « *barcarolas* » ou « *marinhas* » où le cadre des joies, des lamentations et des espoirs de l'aimée se situe soit près de la mer soit près d'une rivière ; les « *bailias* », liées à la danse ; les « *cantigas de Romaria* » (chants de pèlerinages) où les chapelles et les églises deviennent des lieux de rendez-vous ou de souvenirs ; les « *pastorela* », etc...

« *Alvas* », « *Barcarolas* » et autres variétés de modes d'écrire les chants peuvent être utilisées pour les chants d'ami (c'est un cas fréquent) ou pour les chants d'amour. De même, la « *tenção* », le dialogue, dont les lecteurs

de nos troubadours reconnaîtront le fonctionnement, le « descordo », le « lais », le « planh »...

Les « *Cantigas d'escarnho e de mal-dizer* », comme leur nom l'indique, comprennent les chants d'interventions, d'agressions et d'insolence, les échanges d'insultes, les quolibets, les pamphlets, les litanies moralisatrices, les imprécations, les vœux, les rodomontades sexuelles, les échanges politiques, les exagérations d'alcôves, les retournements idéologiques mais aussi l'affinement de la théorie d'amour dans la confrontation, le revers ou l'échange, l'adieu aux morts et le partage d'angoisse...

Les modes d'écrire en sont divers, souvent repérables par rapport au domaine occitan.

*

Les principes rythmiques d'organisations des chants des troubadours G.-P. sont nombreux et pour beaucoup reconnaissables. Le plus étonnant dans ses effets — et sa simplicité apparente —, le plus massif, demeure le « *parallélisme* ». Il se définit par la réitération dans des strophes successives de constructions syntaxiques, en tout ou en partie, avec déplacements et jeux de sens. Il peut être affermi, complété et étendu par l'usage du « *Leixa-pren* » (répétition au début d'une strophe du dernier vers, ou partie du dernier vers, d'une strophe précédente), du « *Dobre* » (répétition symétrique d'un même mot dans la strophe), du « *Mozdobre* » (répétition des formes variées d'une famille de mots, des formes d'un même verbe). Il est majoritairement représenté dans les « chants d'ami » mais on le repère parfois dans les « chants de médisance ».

Le schéma de base est le suivant : une strophe de 2 vers, un refrain d'un vers, répétition du 2^e vers de la 1^{re} strophe en tête de la 3^{me} strophe, du 2^e vers de la deuxième strophe en tête de la 4^{me} strophe, et ainsi de suite.

En voici un des exemples les plus connus :

- a En Lixboa sobre lo mar
- b barcas novas mandey lavrar
ay mya senhor velida

- a' En Lixboa sobre lo lez
- b' barcas novas mandey fazer
ay mya senhor velida

- b Barcas novas mandey lavrar
- c e no mar as mandey deytar
ay mya senhor velida

b' Barcas novas mandey fazer
d e no mar as mandey meter
ay mya senhor velida

(Vous trouverez plusieurs adaptations de cette barcarole de Joan Zorro dans les pages qui suivent.)

*

Toutes les adaptations présentées ont été réalisés à partir des traductions et des renseignements fournis par Madalena Arroja et Henri Deluy. Notre Comité de Rédaction a largement été mis à contribution ainsi que plusieurs de nos amis. Certains poèmes ont été adaptés par plusieurs d'entre nous, de la réplique la plus directe à l'interprétation la plus sophistiquée. Ou même la paraphrase de rêverie comme le texte de Marie Etienne.

La ponctuation n'existe pas sur les manuscrits mais bien la coupe de vers et la majuscule de début de poème.

*

Il s'agit d'une première approche. Avec la modestie et la prudence de rigueur. Nous nous promettons, en un ouvrage plus complet, d'aller au-delà. Et même ailleurs.

NOTICES

Pero Meogo. Galicien ? 13e siècle. Nous sont parvenus 9 chants d'ami.

Paio Gomes Charinho. Galicien. 1225 ? 1295. Fut amiral sous le règne d'Alfonso X. 28 chants dans tous les genres.

Lopo. Jongleur. Début du 13e siècle. 4 chants d'amour, 8 chants d'ami.

João de Guilhade. Portugais (?). 13e siècle. 15 chants d'amour, 21 chants d'ami, 15 chants de médisance et de raillerie, deux « tensons » de médisance.

Nuno Fernandes Torneol. 13e siècle. 21 chants.

Don Dinis. (1261-1325). Roi du Portugal de 1279 à sa mort. 138 chants dans tous les genres. Petit-fils d'Afonso X.

Airas Nunes. Galicien, de Compostelle. 1ère moitié du 13e siècle. 17 chants, dans tous les genres. A utilisé le provençal à deux reprises.

Estevan Coelho. Portugais. 13e siècle.

Mendinho. Jongleur. Un seul chant, d'ami, nous est parvenu.

Martim Codax. Jongleur galicien. 13e siècle. 7 chants d'amis. Cas unique, le manuscrit retrouvé comporte les notations musicales.

Joan Zorro. Portugais. Jongleur. 11 chants, dans tous les genres.

João Soares Coelho. Noble portugais. Epoque d'Afonso X.

João Airas de Santiago. Bourgeois de Santiago de Compostelle. 80 chants dans tous les genres.

Bernard de Bonaval. Jongleur. 13e siècle.

Vidal. Jongleur, probablement juif. Cas sans doute unique.

Afonso X. (1221-1284). Le « Sage », Roi de Castille et du Leon de 1252 à sa mort. A écrit, les chants en Galego-Portugais et des œuvres de prose en castillan. Les « Cantigas de Santa Maria », chansonnier religieux unique du Moyen-Age galego-portugais, dont on a également retrouvé la musique, lui doivent leur organisation et nombre de compositions.

Martin Soares. Portugais. 13e siècle. 43 chants.

Pero da Ponte. Galicien. Jongleur. 13e siècle. 52 chants.

CHANTS D'AMIS

Pero MEOGO

Pourquoi ma fille, ma jolie,
as-tu tardé à la fontaine ?
j'ai tant d'amour.

Pourquoi ma fille, ma mignonne,
à la fontaine as-tu tardé ?
j'ai tant d'amour.

J'ai tardé ma mère à la fontaine :
les cerfs s'y abreuvaient troublant les eaux,
j'ai tant d'amour.

A la fontaine ma mère j'ai tardé :
les eaux étaient troublées, s'y abreuvaient les cerfs,
j'ai tant d'amour.

Non ma fille, non, ton ami s'y trouvait ;
car le cerf ne trouble jamais l'eau :
j'ai tant d'amour.

Ton amant s'y trouvait, non ma fille, non,
l'eau jamais n'est troublée par le cerf
j'ai tant d'amour.

(Adap. Claude Adelen)

Depuis que j'ai vu
Celle que j'ai vue
N'en plus dormir
Puis d'en souffrir

J'en meurs

Par Dieu je l'ai vue
Et de voir
Celle qui mourir
Me fait et dire

J'en meurs

Grand mal m'en vient
Et ne m'en vient
Ne viendra rien
De bien et de ce rien

J'en meurs

Ne me vaut rien
Dieu rien de rien
Et de ce mal
J'en meurs

Et meurs

(Adap. Henri Deluy)

Les armes de mon ami
elles vont altières sur le navire
Et elles s'en vont les armes
aussitôt avec mes amours !
Elles s'en sont allées les armes
aussitôt avec mes amours !

Les armes de mon aimé
elles vont altières sur le vaisseau
Et elles s'en vont les armes
aussitôt avec mes amours !
Elles s'en sont allées les armes
aussitôt avec mes amours !

Elles vont altières sur le navire
pour se rendre au combat.
Et elles s'en vont les armes
aussitôt avec mes amours !
Elles s'en sont allées les armes
aussitôt avec mes amours !

Elles vont altières sur le vaisseau
pour se rendre à la bataille.
Et elles s'en vont les armes
aussitôt avec mes amours !
Elles s'en sont allées les armes
aussitôt avec mes amours !

Pour se rendre au combat,
me servir, corps en beauté.
Et elles s'en vont les armes
aussitôt avec mes amours !
Elles s'en sont allées les armes
aussitôt avec mes amours !

Pour se rendre à la bataille,
me servir, corps en louange.

Et elles s'en vont les armes
aussitôt avec mes amours !

Elles s'en sont allées les armes
aussitôt avec mes amours !

(Adap. Mitsou Ronat)



LOPO

Parce qu'ami il a été
ailleurs pour vivre sans mon gré
sans mon plaisir s'en est allé
je lui dénie de me parler

désir qu'il a et de mon corps
et bien qu'il le veuille encore

Partant, part fit à mon chagrin
sans mon plaisir s'en est allé
lors pense accomplir mon dessein
en sorte, qu'il n'en pourra finir

désir qu'il a et de mon corps
et bien qu'il le veuille encore.

(Adap. Denis Fernandez Récatala)

Amies, de mon ami vous dites
qu'il se vante à la cour du roi
d'avoir ma ceinture en gage,
et voyez ce que je vous dis :
je lui ordonne moi de se vanter
et de porter ma ceinture à sa taille

En vérité, vous savez toutes
que de moi, il a eu des dons
et moi de lui, de très beaux,
et de celui dont vous parlez :
Je lui ordonne moi de se vanter
et de porter ma ceinture à sa taille

S'il s'en vante c'est qu'il ose
et je vous dirai quoi faire :
jamais plus ne venez m'en parler ;
et je vous dirai quelque chose :
je lui ordonne moi de se vanter
et de porter ma ceinture à sa taille

(Adap. Mitsou Ronat)

Quand je suis montée aux tours sur la mer,
que j'ai vu l'endroit où jouait aux lances
mon ami, amies, si grande douleur
j'ai conçu pour lui dans mon cœur
quand j'ai vu d'autres gens passer par là
qu'alors j'ai failli mourir pour lui.

Quand j'ai scruté les tours alentour,
que je n'ai pas vu mon ami mon seigneur,
lui qui pour moi vit aujourd'hui sans joie,
j'ai senti tant de chagrin dans mon cœur
qu'alors j'ai failli mourir pour lui.

Quand j'ai vu cette ceinture qu'il m'a laissée
pleurant avec grand chagrin, et me suis souvenue
du lacet de chemise qu'il me déroba,
j'ai eu pour lui tant de chagrin dans mon cœur
car je me souviens quand belle, il m'invoqua,
qu'alors j'ai failli mourir pour lui.

Jamais femme tel chagrin n'a souffert
que moi, quand me souvins du grand bonheur
qu'il eut, me ceignant de la ceinture,
un tel chagrin a grandi dans mon cœur
quand je suis montée aux tours pour le voir,
qu'alors j'ai failli mourir pour lui.

(Adap. Martine Broda)

Levez-vous, ami, qui dormiez aux matins froids ;
tous les oiseaux du monde parlaient d'amour :
comme je suis heureuse.

Levez-vous, ami, qui dormiez les froids matins ;
tous les oiseaux du monde chantaient d'amour :
comme je suis heureuse.

Tous les oiseaux du monde parlaient d'amour ;
ils se rappelaient mon amour et le vôtre :
comme je suis heureuse.

Tous les oiseaux du monde chantaient d'amour ;
ils rappelaient mon amour et le vôtre :
comme je suis heureuse.

Ils se rappelaient mon amour et le vôtre ;
vous leur avez brisé les branches où ils se tenaient :
comme je suis heureuse.

Ils rappelaient mon amour et le vôtre ;
vous leur avez brisé les branches où ils se posaient :
comme je suis heureuse.

Vous leur avez brisé les branches où ils se tenaient ;
vous leur avez tari des sources où ils buvaient :
comme je suis heureuse.

Vous leur avez brisé les branches où ils se posaient
et vous avez tari les sources où ils se baignaient :
comme je suis heureuse.

(Adap. Martine Broda)

ALBA

*« Levade, amigo, que dormides as manhanas frias ;
Todalas aves do mundo d'amor dizian :
leda m'ando eu.*

*Levade, amigo que dormides las frias manhanas ;
todalas aves do mundo d'amor cantavan :
leda m'ando eu.*

*Todalas aves do mundo d'amor dizian ;
do meu amor e do vosso en mente avian :
leda m'ando eu.*

*Todalas aves do mundo d'amor cantavan ;
do meu amor e do vosso i enmentavan :
leda m'ando eu.*

*Do meu amor e do vosso en mente avian,
Vos lhi tolhestes os ramos en que siian
leda m'ando eu.*

*Do meu amor e do vosso i enmentavan ;
Vos lhi tolhestes os ramos en que pousavan :
leda m'ando eu.*

*Vos lhi tolhestes os ramos en que siian
e lhi secastes as fontes en que bebian :
leda m'ando eu.*

*Vos lhi tolhestes os ramos en que pousavan
e lhi secastes as fontes u se banhavan :
leda m'ando eu. »*

De quoi meurs-tu, ma fille en ton beau corps ?
Mère, c'est de l'amour que j'ai de mon ami.
C'est l'aube, et pars vite.

De quoi meurs-tu, ma fille et corps joli ?
Mère c'est de l'amour qui vient de mon ami,
C'est l'aube, et pars vite.

Mère, je meurs de cet amour pour mon ami,
Quand je vois la ceinture que je porte en amour.
C'est l'aube, et pars vite.

Quand je vois la ceinture de mon amour pour lui,
Et, belle, me souviens qu'il parlait avec moi.
C'est l'aube et pars vite.

Quand je vois ma ceinture et mon amour en lui
Et, belle, me souviens que nous parlions ensemble.
C'est l'aube et pars vite

(Adap. Jean Tortel)

Mère, il n'est pas arrivé, mon ami,
Mais aujourd'hui, c'est fini le délai.

Ah, mère, je meurs d'amour.

Mère, il n'est pas arrivé, mon ami,
Mais aujourd'hui est passé le délai,

Ah, mère, je meurs d'amour.

Mais aujourd'hui, le délai, c'est fini.

Et pourquoi donc a menti le menteur ?

Ah, mère, je meurs d'amour.

Mais aujourd'hui, est passé le délai.

Alors, pourquoi fut le menteur parjure ?

Ah, mère, je meurs d'amour.

Et pourquoi donc a menti le menteur.

Ça me pèse qu'il soit le fautif de sa faute.

Ah, mère, je meurs d'amour.

Pourquoi, pourquoi fut le menteur parjure ?

Ça me pèse, pourtant, qu'il ait voulu mentir.

Ah, mère, je meurs d'amour.

(Adap. Jean Tortel)

Ah, fleur, fleur du pin de verdure,
Si vous saviez des nouvelles de lui ?
Ah, Dieu, où est-il ?

Ah fleur, fleur de la verte branche.
Si vous saviez des nouvelles de lui ?
Ah, Dieu, où est-il ?

De mon ami sauriez-vous des nouvelles,
Celui qui fit défaut à ses promesses,
Ah, Dieu, où est-il ?

Si vous saviez des nouvelles de lui
Qui défaillit à ce qu'il m'a juré,
Ah Dieu, où est-il ?

De votre ami vous cherchez les nouvelles
Et je vous dis qu'il est sain, qu'il est sauf.
Ah, Dieu, où est-il ?

De votre ami vous quêtez les nouvelles
Je vous le dis qu'il est sauf, qu'il est sain.
Ah, Dieu, où est-il ?

Et je vous dis qu'il est sain, qu'il est sauf
Et qu'avec vous sera dans le délai,
Ah, Dieu, où est-il ?

Je vous le dis qu'il est sauf, qu'il est sain
Et que, pour vous, à temps il sera là,
Ah, Dieu, où est-il ?

(Adap. Jean Tortel)

*Ay flores ! ay flores do verde pyno,
Se sabedes novas do meu amigo !
Ay Deos ! E hu é ?*

*Ay flores ! ay flores do verde ramo,
Se sabedes novas do meu amado !
Ay Deos ! E hu é ?*

*Se sabedes novas do meu amigo,
aquele que mentio do que mha jurado !
Ay Deos ! E hu é ?*

*Se sabedes novas do meu amado,
Aquel que mentio do que pos comigo !
Ay Deos ! E hu é ?*

*Vos me perguntades pelo voss' amado ?
E eu ben vos digo que é vivo e sano.
Ay Deos ! E hu é ?*

*E eu ben vos digo que é vivo e sano
E seera vosco ant' o prazo saydo.
Ay Deos ! E hu é ?*

*E eu ben vos digo que é vivo e sano
E seera vosc' ant' o prazo passado
Ay Deos ! E hu é ?*

Elle s'est levée la belle,
Elle s'est levée dans l'aube.
Elle va laver ses linges
A la source.
Elle va les laver dans l'aube.

Elle s'est levée la charmante,
Elle s'est levée vers l'aube
Et va laver son beau linge
A la source
Elle va le laver à l'aube.

Elle va laver son linge,
Elle s'est levée avec l'aube,
Le vent le lui éparpilla
A la source.
Elle va le laver dans l'aube.

Elle va laver son beau linge
Elle s'est levée à l'aube
Le vent le lui emporta
A la source.
Elle va le laver à l'aube.

Le vent le lui éparpille,
Elle s'est levée à l'aube,
S'est mise en colère dans l'aube
A la source,
Elle va le laver à l'aube.

Le vent l'a tout emporté,
Elle s'est levée à l'aube,
Piqué sa colère dans l'aube
A la source.
Elle va laver avec l'aube.

(Adap. Jean Tortel)

Vite, toutes les trois dansons, ah mes amies
Sous ces noisetiers qui fleurissent.
Qui sera belle comme nous sommes belles,
Qui aimera son ami,
Sous les fleurs de ce noisetier
Viendra danser.

Dansons toutes les trois, oh mes compagnes
Sous la branche du noisetier,
Et qui sera jolie comme nous sommes,
Qui aimera son ami,
Sous les branches du noisetier
Viendra danser.

Ah mes amies, tandis que nous sommes légères,
Sous la branche fleurie, dansons.
Et celle qui, plaisante, est comme nous plaisantes,
Qui comme nous aimera son ami
Sous cette branche où nous dansons, viendra danser.

(Adap. Jean Tortel)

PASTOURELLE

J'ai vu le long de l'eau chanter une bergère
Quand, aujourd'hui, je chevauchais,
Et la bergère était seule et moi
Pour l'écouter je restai sous les branches
Car très pur était ce chant :

« Sous la branche verte et les fleurs
Mon ami fête sa noce
Et mes yeux pleurent d'amour. »

Et la bergère était très belle.
Elle pleurait et chantait.
Je me suis approché doucement
Pour l'écouter, mais ne rien dire
Devant ce chant qu'elle disait si bien :

« Ah, l'étourneau, la voix des noisetiers,
Tu chantes quand je meurs et je peine,
Et j'ai mal d'amour. »

Et je l'entendais soupirer
Et se plaindre d'être en amour.
Elle tressait une guirlande
Cependant que pleurait son cœur
Et que si bien elle disait ce chant :

« Je souffre et c'est grande douleur
D'aimer l'ami et de n'oser le voir,
Déposée sous les noisetiers. »

La bergère a fait sa guirlande,
S'en est allée chantant et très gentille
Et moi j'ai repris mon chemin.
Car je n'aurais pris nul plaisir
A déranger ce chant qu'elle disait si bien :

« Chantant par la rive du fleuve
Allait la vierge — et comment dormira
L'amoureuse, la belle fleur. »

(Adap. Jean Tortel)

Elle était si belle et la soie filant
Sa très douce voix disant bellement
Des chants d'amis

Elle était si belle en la soie travaillant
Très douce voix qui chantait bellement
Des chants d'ami

Par dieu en croix, dame, je sais l'Amour
Vous est douleur, que vous dites si bien
Des chants d'amis

Par dieu en croix, dame, je sais, vous êtes
Très souffrante d'amour, vous qui chantez si bien
Des chants d'amour.

Que tu devines bien le secret des entrailles !

(Adap. Jean Tortel)

Puisque nos mères vont à San Simon
de Val de Prados, brûler des cierges
nous, les filles, mettons nous en chemin
avec nos mères, et qu'elles — bon !
brûlent des cierges pour nous et pour elles,
nous, les filles, nous danserons.

Tous nos amis là se retrouveront
Pour nous regarder, nous avancerons
dansant devant eux, belles, tailles fines.
Que nos mères, tant qu'elles y sont,
brûlent des cierges pour nous et pour elles,
nous, les filles, nous danserons.

Nos amis viendront afin d'observer
comme nous dansons et ils pourront voir
danser là des filles vraiment très belles.
Que nos mères, tant qu'elles y sont,
brûlent des cierges pour nous et pour elles,
nous, les filles, nous danserons.

(Adap. Pierre Lartigue)

J'attends en la chapelle de San Simion
Et les vagues m'entourent qui sont si hautes :
 et moi j'espère là mon ami,
 et moi j'espère là mon ami

Là toute en la chapelle devant l'autel,
et m'entourent les hautes vagues de la mer :
 et moi j'espère là mon ami,
 et moi j'espère là mon ami

Et les vagues m'entourent qui sont si hautes,
sans batelier, aussi sans marinier :
 et moi j'espère là mon ami,
 et moi j'espère là mon ami

Et m'entourent les hautes vagues de la mer,
sans batelier et ne suis marinier :
 et moi j'espère là mon ami,
 et moi j'espère là mon ami

Sans batelier, aussi sans marinier
m'en vais mourir, la belle, en grosse mer :
 et moi j'espère là mon ami,
 et moi j'espère là mon ami

Sans batelier et ne suis marinier
m'en vais mourir, la belle, en haute mer :
 et moi j'espère là mon ami,
 et moi j'espère là mon ami

(Adap. Henri Deluy)

Je suis là, en l'oratoire de St Simon
Et les flots m'encerclent, si hauts
A l'espère de mon ami
A l'espère de mon ami

En l'oratoire aux pieds de l'autel
Et les flots si hauts de la mer m'encerclent
A l'espère de mon ami
A l'espère de mon ami

Et m'encerclent les flots, si hauts
Je n'ai ni nef ni rameurs
A l'espère de mon ami
A l'espère de mon ami

Et m'encerclent les flots de haute mer
Je n'ai pas de nef, je ne sais ramer
A l'espère de mon ami
A l'espère de mon ami

Je n'ai nef ni rameurs.
Je mourrai transie en la mer profonde
A l'espère de mon ami
A l'espère de mon ami

Je n'ai nef, je ne sais ramer
Je mourrai transie en la mer profonde
A l'espère de mon ami
A l'espère de mon ami

(Adap. Jean Todrani)

Je l'ai eu le message
là revient mon ami
et je vais mère à Vigo

Le message l'ai eu
là revient mon aimé
et je vais mère à Vigo

Là revient mon ami
là revient sain et sauf
et je vais mère à Vigo

Là revient mon aimé
là revient sauf et sain
et je vais mère à Vigo

Là revient sain et sauf
de chez l'ami roi
et je vais mère à Vigo

Là revient sauf et sain
de chez le bon roi
et je vais mère à Vigo

(Adap. Henri Deluy)

Vagues à la mer de Vigo

Le voyez-vous mon ami le voyez-vous

Ah Dieu

Qu'il revienne au plus tôt

Vagues à la mer agitée

Le voyez-vous mon aimé le voyez-vous

Ah Dieu

Qu'il revienne au plus tôt

Le voyez-vous mon ami le voyez-vous

Là je soupire après lui

Ah Dieu

Qu'il revienne au plus tôt

Le voyez-vous mon aimé le voyez-vous

Là me tourmente pour lui

Ah Dieu

Qu'il revienne au plus tôt

(Adap. Henri Deluy)

Flots de la mer de Vigo
Si vous voyez mon ami
Oui, par Dieu, qu'il vienne vite

Flots de la mer mauvaise
Si vous voyez mon aimé
Oui, par Dieu, qu'il vienne vite

Si vous voyez mon ami,
Celui pour qui je soupire
Oui, par Dieu, qu'il vienne vite

Si vous voyez mon aimé
Celui dont j'ai dol et souci
Oui, par Dieu, qu'il vienne vite

(Adap. Jean Todrani)

A Lisbonne, sur la mer où l'ancre ne surjale, ah
Quel orin !
J'ai ordonné que l'on taille le bouchain
La cadène la varangue et la bouline,
Ma superbe vélique !

A Lisbonne, sur la mer où voiles se faseyent, ah
Quelle armure !
J'ai ordonné que l'on file le galhauban
Le caliourne l'estrope et balancine,
Ma superbe vélique !

J'ai voulu que l'on ferle ou capelle
 étarque ou bastaque
Le hunier la trinquette la misaine ou l'artimon,
ô mon embellie !
 Et que mer vienne au safran
 Comme brise aux écoutes.

J'ai voulu que l'on grée ou envergue
 estime ou évite
Les garcettes l'empointure la jaumière ou bonnette,
ô ma syzygie !
 Et que fémelot tremble en l'éguillot
 Comme guindant en ralingue.

Car au plus loin dépalés, étalerons-nous,
ô ma quadrature !
Sûr que je suis d'avec toi terrir ah
Ma superbe vélique !

(Adap. Yves Boudier)

A Lisbonne, devers la mer,
J'aurais nouvelles barques peintes
ah mienne belle dame !

A Lisbonne, devant la mer,
J'aurais nouvelles barques prêtes,
ah mienne belle dame !

J'aurais nouvelles barques peintes
et je veux qu'elles prennent la mer,
ah mienne belle dame !

J'aurais nouvelles barques prêtes
et je veux les mettre à la mer,
ah mienne belle dame !

(Adap. Claude Adelen)

A Lisbonne
Voiles nouvelles
Sur mes chantiers
Oui ma chérie

près de la mer
Oui mon amour

A Lisbonne
Voiles nouvelles
J'ai fait lever
Oui ma chérie

près de la plage
Oui mon amour

Voiles nouvelles
J'ai ordonné
Porter en mer
Oui ma chérie

sur mes chantiers
Oui mon amour

Voiles nouvelles
Puis ordonné
Mettre à la mer
Oui ma chérie

J'ai fait lever
Oui mon amour

(Adap. Henri Deluy)

I

De la rive du fleuve
Je vis, courtes rames, la nef.
Et Merveille me vint de la rive

De la rive du grand large
Je vis, courtes rames, la nef.
Et Merveille me vint de la rive

Je vis, courtes rames, la nef.
Là où vogue mon ami
Et Merveille me vint de la rive

Je vis, courtes rames, la nef
Où vogue mon aimé
Et Merveille me vint de la rive

Là vogue mon ami
Il me cherche et me prendra avec lui
Et Merveille me vint de la rive

Là vogue mon aimé
C'est en grand désir qu'il m'emporte
Et Merveille me vint de la rive.

II

A Lisbonne sur la mer
J'ordonnerai fabrique de nefes nouvelles
Ah mon bel Amour

A Lisbonne sur l'arène
J'ordonnerai façon de nefes nouvelles
Ah mon bel Amour

Fabrique de nefes nouvelles j'ordonnerai
Et qu'en mer leurs flancs pénètrent
Ah mon bel Amour

Façon de nefes nouvelles j'ordonnerai
Et en mer j'ordonnerai leur départ
Ah mon bel Amour

III

Le Roi de Portugal
Nefes nouvelles ordonne
Et de là en ces nefes avec moi
Ma fille, votre Ami

Le Roi portugais
Nefes nouvelles ordonne
Et de là, en ces nefes avec moi
Ma fille, votre Ami

Nefes ordonne-t-il
Et en mer les couchera
Et de là, en ces nefes mon Ami

Nefes ordonne-t-il
Et en mer les déposera
Et de là en ces nefes avec moi
Ma fille, votre Ami

(Adap. Jean Todrani)

Qui aurait vu aller la belle
Comme je la vis d'amour souffrante
Et si pleine du mal d'amour
Que toute en pleurs ainsi disait

Amour laisse-moi pour un jour
Me reposer sous le feuillage
Puis reviens-moi pour équipage
Nous irons chercher mon ami

Qui l'aurait vu aller si belle
Comme je la vis d'amour pleurant
Ainsi disant et implorant
De son amour si plaintive

Amour laisse-moi pour un jour
Me reposer sous le feuillage
Puis reviens-moi pour équipage
Nous irons chercher mon ami

Qui l'aurait vu ainsi faisant
Plaintes d'amour pour son ami
Et tant d'amour toujours en elle
Et toute en pleurs ainsi disant

Amour laisse-moi pour un jour
Me reposer sous le feuillage
Puis reviens-moi pour équipage
Nous irons chercher mon ami

(Adap. Fabrice Baudart)

Je m'en fus mère à la fontaine
Laver ma chevelure
et j'en suis amoureuse
ainsi que de moi, belle.

Je m'en fus mère à la fontaine
laver mes accroche-cœur
et j'en suis amoureuse
ainsi que de moi, belle.

A la fontaine où je les aime
là, mère j'ai trouvé
celui qui est seigneur
d'eux et de moi si belle.

De lui avant de m'éloigner
amoureuse je fus
de ce qu'il m'a eu dit
ainsi que de moi, belle.

(Adap. Marie Etienne)

C'est une histoire de rencontre, on se croise et on recommence, la même chose encore. L'homme a l'air d'un cow-boy, le chapeau rabattu. Sa silhouette sur le trait de l'horizon. Elle grandit, passe par le point fixe. Et rétrécit.

Ma fille vieille à la rivière, s'en va pour ses cheveux, laver leur or s'en va pour se mirer s'aimer, tellement qu'elle parle :

— Mère je fus à la rivière, comme toi-même tu contas, l'eau résonne et ma peau, ma peau dans le soleil !

Ma mère mon enfant, quelle merveille ma beauté, tendue à joindre les deux rives. Je suis toi autrefois, printemps tenu, la joie est mienne cette attente, comme autrefois, la tienne, comme épousée.

Il est venu bien sûr, l'eau me mouillait elle montait, soudain l'eau était trop, que respirer sinon moi-même ?

Soudain comme autrefois. Il s'est penché sur l'eau, la main tendue mais basculée je me retrouve et à l'envers.

Les chevauchées (cette souffrance !) tu en trembles encore, depuis il était ivre, sous ses cheveux et pâle, il avait pris : enfants et maladie. Tu ne comprenais pas. Moi je comprends je te referme dans mes bras.

Il avait tourné court, sur son cheval il avait tourné bride avant d'avoir levé en toi. La masse des oiseaux volait tout à la fois, sautant après les arbres.

Par le bois de Crexante
Vu bergère passant
A distance du monde
Chantant à haute voix
Dans les plis de sa jupe
Quand les rayons touchèrent
Soleil les bords du Sar

Et les oiseaux volant
Lorsque l'aube parut
Tous ils chantaient d'amour
Dans les branches autour
Personne que je sache
N'aurait pu à ma place
Ne pas penser amour

Et je me tenais bien
Je n'osais pas parler
Tout de même j'ai dit :
Je pourrai vous parler
Un peu si m'écoutez
Partant quand vous direz
Je n'insisterai pas

Monsieur, Sainte Marie,
Ne restez pas ici
Allez votre chemin
Faites juste mesure :
Pour ceux qui vont venir
Ceux qui vous trouveront
J'aurai entendu plus

Je te vois passer sur la crête
bergère dans tes jupes
tu chantes sans souci
des gens-là

aux châtaignes

Les oiseaux volent l'aube vient
tous ils chantent d'amour
et qui ne penserait
à l'amour

dans les branches

Sans rire sans parler sans crainte
je voudrais vous parler
un peu quand vous le dites
je m'en vais

oserai-je

Sainte Vierge, Monsieur partez
pensez ils vont venir
et vous en aurez dit
déjà trop

je vous prie

(Double adap. du même poème par Jean-Charles Depaule)

ô frémissante qui trembles de bonheur
aux portes de la ville tu espères encore ?
— j'attends là mon ami.

ô frémissante qui respire la joie
sous les murs de la ville tu espères encore ?
— j'attends là mon ami.

si loin de la ville tu espères encore ?
Soit, alors je parle et tu écoutes :
— j'attends là mon ami.

si loin de la ville vraiment tu l'attends ?
Mais si tu ne m'entends je dis encore :
— j'attends là mon ami.

(Adap. Yves Boudier)

L'hiver venu, mes chevaux prirent ombrage de la tempête et je suis rentré en Uhoa où tu m'écrivis :

... Aujourd'hui je suis triste
j'en connais la raison
tu es parti mon ami mais
tu portes mon cœur en toi...

Le printemps venu, mes terres connurent une grande inondation et je suis resté en Uhoa où tu m'écrivis :

... Si tu ne reviens vite
mon ami la douleur
renversera mon âme car
tu gardes mon être en toi...

L'été venu, mes greniers se rompirent sous l'herbe trop humide et je suis demeuré en Uhoa où tu m'écrivis :

... Bientôt le souffle me
quittera ou bien mourrai-je
tu tiens mon âme en toi...

L'automne venu, mes barriques se fendirent sous le vin mal élevé et je ne pus quitter mon Uhoa où tu m'écrivis :

... Ton regard me manque
Oh, être éloignés ! Le feu
de mes yeux brûle où tu es...

(Adap. Yves Boudier)

Je vois bien aujourd'hui qu'il n'y a rien de vrai
Dans les rêves mon amie et que Dieu me pardonne
Je vais vous en donner aussitôt la raison
Ainsi vous le verrez et pourquoi s'il vous plaît

J'ai rêvé dans le temps l'avoir vu mon amour
Mon amour n'ai pas vu car il n'est pas venu

Il n'y a pas la moindre part de vérité
Dans les rêves il n'y a ni le bien ni le mal
Et je ne croierai rien que l'on puisse en tirer
Parce que mon amie et que Dieu me pardonne

J'ai rêvé dans le temps l'avoir vu mon amour
Mon amour n'ai pas vu car il n'est pas venu

Et pour moi mon amie ainsi je l'ai compris
Les rêves ne peuvent être la vérité
Ni faire ou peu ou trop jamais ni bien ni mal
Parce que mon amie et que Dieu me pardonne

J'ai rêvé dans le temps l'avoir vu mon amour
Mon amour n'ai pas vu car il n'est pas venu

S'en est allé mon ami
N'est pas revenu
Et le rêve mon ami
N'est au mal ni au bien

(Adap. Henri Deluy)

CHANTS D'AMOUR

Pêro GARCIA BURGALES

Ah ma douleur ! pauvre qui ai vu
la femme que pour mon mal j'ai vue !
Car Dieu le sait, après que je l'ai vue
plus jamais le plaisir je n'ai vu,
par ma foi, là où ne l'ai pas vue ;
car de toutes les femmes que j'ai vues,
pareille, par ma foi, je n'ai vue,

dame aussi pleine de tout le bien,
par ma foi, cela je le sais bien,
que Notre Seigneur me fasse bien
d'elle à laquelle je veux grand bien,
par ma foi, ce n'est pas pour mon bien !
Car cependant que lui veux du bien,
ne le sait, car je lui veux du bien.

Car elle je ne veux pas la voir,
cependant que je ne peux la voir.
Mais, mon Dieu, qui me l'avez fait voir,
je vous supplie, faites-moi la voir ;
et si vous ne me la faites voir,
je sais bien que je ne pourrais voir
le plaisir plus jamais sans la voir.

Car à elle je tiens plus qu'à moi,
et cependant ne le tient de moi
celle qu'ai vue pour mon mal à moi,

ni personne tant que j'ai ma tête
toute, mais si je perdais la tête,
je le dirais mais sans queue ni tête ;

car voyez ce que je tiens à dire
que sans queue ni tête aura fait dire
à un homme ce qu'il ne veut dire.

(Adap. Bernard Vargaftig)

Je veux à la manière de Provence
faire aujourd'hui une chanson d'amour.
Je voudrais bien y louer ma Seigneur,
prix ni beauté ne lui font nul défaut,
ni la bonté, je dirais même plus :
— Dieu l'a conçue dame si accomplie —
elle vaut mieux que toutes en ce monde.

Dieu a voulu que ma Seigneur soit telle
et la faisant, il l'a faite savante
en tout bien et de très grande valeur.
Outre cela, elle est la plus sociable
s'il faut, il lui a donné le bon sens
et ne lui a pas fait mince cadeau
interdisant qu'aucune soit pareille.

Dieu n'a pas mis de mal en ma Seigneur
mais au contraire beauté, prix, louange,
et beau parler, le don de rire mieux
qu'une autre femme et comme elle est loyale
j'en suis venu à me demander qui
pourrait vanter vraiment ses qualités,
je n'en connais qui dépassent son prix.

(Adap. Pierre Lartigue)

Ces provençaux qui savent bien chanter
avec amour à ce qu'ils disent
mais ne composent qu'au temps des fleurs
et pas en d'autres je sais bien qu'ils n'ont
une si grande douleur en leur cœur
que celle-là que je porte pour ma dame

Bien qu'ils chantent et sachent vanter
leurs dames du plus et du mieux qu'ils peuvent
je n'ignore pas que ceux qui composent
quand la saison est à la fleur et pas
avant, n'ont pas si grande peine qu'on puisse
dieu me pardonne, comparer à la mienne

Ceux-là qui chantent et se réjouissent
aux temps où la fleur garde sa couleur
en elle et qui ce temps passé n'ont plus
de raison de chanter — ne vivent pas
dans un tel désespoir comme je vis
aujourd'hui et pour lequel je mourrai

(Adap. Fabrice Baudart)

Je veux le dire le dire Oh mon désir
Tu es ma mort et mon malheur et mon bonheur
 Pourquoi le dire encore et à nouveau
 Tu es de ma mort et tu me fais mourir

Et ma mort et mon malheur Oh mon désir
Et le bonheur au monde et le plaisir
 Pourquoi le dire encore et à nouveau
 Tu es de ma mort et tu me fais mourir

Et ma mort ma douleur pas autre chose
Et bonheur et malheur ne viennent de tes yeux
 Pourquoi le dire encore et à nouveau
 Tu es de ma mort et tu me fais mourir

Et qu'ils me voient seulement Oh mon désir
Vient tout le bien et si forte douleur
 Pourquoi le dire encore et à nouveau
 Tu es de ma mort et tu me fais mourir

(Adap. Henri Deluy)

I

Je meurs et fais ce qu'il faut
 pour une dame d'Elvas
 qui me tient ensorcelé
 comme charmé par un philtre
 A voir sa blanche poitrine
 j'ai dit à ses servantes
 ma douleur est sans égale

car je sais qu'elle veut me tuer
 car je veux mourir pour elle
 car je ne peux m'en garder

II

Elle me fait mourir pour elle
 elle me tient très malheureux
 elle mon amour la plus belle
 encore plus de son corps belle
 par laquelle je dois mourir
 comme le cerf si bien blessé
 qu'il va le monde abandonner
 et des biches la compagnie

maudit soir le jour où ne suis devenu fou
 où je n'ai pas brouté l'herbe
 car je n'aurais ainsi vu la première fois
 la très jolie dame d'Elvas

Plutôt me convient de mourir
car je suis si malheureux
pour mon amour si raisonnable
que j'aime et que je désire
et que je trouve la plus belle
chaque fois que je la vois
semblable à la rose qui naît
quand elle paraît sous les herbes

maudit soir le jour où ne suis devenu fou
 où j'aurai pu brouter l'herbe
car je n'aurais ainsi vu la première fois
 la très jolie dame d'Elvas

(Adap. Henri Deluy)

CHANTS DE MEDISANCE ET DE RAILLERIE

Diego PEZELHO

Seigneur Archevêque je suis excommunié
C'est que j'ai été loyal le diable m'a trompé

Sauvez-moi Seigneur
Et je ferai serment de trahir

Je ne le dirais pas si j'avais trahi
mais j'ai été loyal que m'aide Ste Marie

Sauvez-moi Seigneur
Et je ferai serment de trahir

Pour mon malheur je tenais le château de Sousa
Et j'ai commis l'erreur de le garder pour le Roi

Sauvez-moi Seigneur
Et je ferai serment de trahir

Pour mes noirs péchés je tenais ce château-fort
Je l'ai gardé au Roi mais j'ai peur de la mort

Sauvez-moi Seigneur
Et je ferai serment de trahir

(Adap. Henri Deluy)

Dom Fuao je connais déjà
Sa réputation de couard
Et voyez ce qu'il fait au combat
Et je suis sûr de ça

Dès qu'il voit les maures
Comme un bœuf sous le dard
Il se secoue et tourne encore
Serre les fesses et puis détale
Au Portugal

Don Fuao je connais déjà
Sa réputation légère
Et voyez ce qu'il fait au combat
Et de ça j'en suis certain

Dès qu'il voit les maures
Comme un veau dans son lard
Il se secoue et tourne encore
Serre les fesses et puis détale
Au Portugal

Dom Fuao je connais déjà
Sa réputation de faiblesse
Et voyez ce qu'il fait au combat
Car c'est la vérité

Dès qu'il voit les maures
Comme un chien en liberté
Il se secoue et tourne encore
Serre les fesses et puis détale
Au Portugal

(Adap. Henri Deluy)

Qui traverse les hautes terres
Sans vouloir servir
Son pays en guerre
 Il flaire quoi
Et puisqu'il erre tant de ci de là

 Qu'il soit maudit

Qui ramasse l'argent
Sans trouver cavaliers
Ni pousser dans les rangs
 Il flaire quoi
Et puisqu'il vient en dernier

 Qu'il soit maudit

Qui reçoit grasses terres
Sans mener cavalcade
Et sans revoir Grenade
 Il flaire quoi
Noble ou même mercenaire

 Qu'il soit maudit

Qui vient avec peu de biens
Et trop de leurre
Sans entrer dans Veiga
 Il flaire quoi
Plus mou que du beurre

 Qu'il soit maudit

(Adap. Henri Deluy)

Jongleur Martin quelle horreur
Elle couche encore avec toi

Ta femme

Tu me vois perdre la vie
Et toi tu la baises dans ton lit

Ta femme

Ma douleur te comble d'aise
Moi je meurs et toi tu la baises

Ta femme

(Adap. Henri Deluy)

N'y crois donc pas ce sont des racontars
Ce qu'on dit de ta femme mon ami
Elle t'aime vraiment sûr n'aies pas peur
Et qui dit le contraire est un menteur
D'ailleurs quand je la baisais l'autre soir tard
Elle me l'a dit sûr tout en jouissant

Je n'ai pas de meilleur ami que mon mari

Le ciel te l'a donnée sûr cette épouse fidèle
Ne te fâche donc pas pour quelques vantardises
Car ce sont des mensonges quoi qu'on en dise
D'ailleurs hier sur le tard c'est elle
Qui me l'a juré c'est toi seulement son amant
Et pour bien me montrer qu'elle n'aime que toi

Elle me l'a répété sûr tout en baisant

(Adap. Henri Deluy)

Amour n'est pas en cour de Roi,
Personne ne peut l'y trouver
ni au souper, ni au dîner.
A quelqu'heure que vous le cherchiez
dans ses abris particuliers.
J'ai demandé à ses prélats
Amour et ne l'ai pas trouvé.

Le Roi, croît-on, le méconnait.
D'ici, Amour en est distrait,
un an, il s'est fait espérer,
N'est pas venu, l'ai bien cherché
dans les tentes de chevaliers
ou dans celles des écuyers,
nul ne sait où il est allé.

Amour du Roi s'est détaché ;
jamais il ne vient aux armées,
et si quelqu'un de lui s'enquiert
je vous dirai où l'ai trouvé :
près de ces frères templiers
car chez un frère hospitalier
Amour je ne demanderai.

(Adap. Denis Fernandez Récatala)

Au marché, j'ai eu, aujourd'hui
un seigneur qu'on vendait aux enchères :
— Qui veut acheter un seigneur ?
Mais je n'ai eu nul acheteur.
Qui l'eût voulu, même gratuit !
Tous disaient qu'ils ne mettraient pas
Le moindre sou pour l'acquérir.

De ce seigneur, en vérité,
Chacun nous dirait ce qu'il vaut :
il ignore tous les métiers.
Qui dépenserait son argent pour lui ?
Il ne produit aucun travail
Dont on pourrait tirer partie,
Fût-ce même un peu cuisiner !

Quand on voulut le mettre en vente,
On demanda avec sérieux :
— Mon Seigneur, que savez-vous faire ?
Et le seigneur répondit : — Rien ;
Je n'aime ni dépenses ni travail ;
J'achète volontier tous les terrains
Si quelqu'un veut bien me les vendre.

Avec semblables arguments,
Il ne se trouva femme ni homme
Qui eût donné un sou pour lui.

(Adap. Gil Jouanard)

Dans le monde, la vérité vint à manquer ;
J'entrepris un jour de l'aller chercher.
Là où je fus la quémander,
Tous répondirent : cherche ailleurs ;
Elle s'est perdue, et si bien que, dans ces contrées,
Nous n'en savons absolument plus rien,
Jusque parmi ceux de la confrérie.

Au cœur des monastères, où la règle règne,
Je suis venu la réclamer, mais l'on m'a dit :
— Ne cherche pas chez nous la vérité,
Cela fait grand nombre d'années,
Vraiment, qu'elle n'habite plus ici ;
Nous ne savons plus où elle est,
Et nous avons d'autres soucis !

A Cistal même où, par coutume,
La vérité résidait, ils me dirent
Qu'elle avait depuis bien longtemps quitté ces lieux.
Nul père n'en gardait le souvenir
Car l'abbé n'aurait pas permis
Qu'elle demeurât à l'auberge ; et pour lors
Elle est fort loin de l'abbaye.

A Santiago où je logeais
Des pèlerins s'en vinrent à l'auberge ;
Je leur fis ma demande, et ils m'ont dit :
Dieu du ciel, vous vous égarez !
Si vous la voulez retrouver,
Vrai, changez de chemin,
Par ici, nul n'en a nulle nouvelle.

(Adap. Gil Jouanard)

CHANSON A SAINTE-MARIE

Il n'y a pas plus de cinq lettres
dans le nom même de Marie...

M mime la mère et la majeure
la plus amère encore et la meilleure
que manifeste l'effort du Seigneur
au mieux de ce qu'il peut magnifier

Il n'y a pas plus de cinq lettres
dans le nom même de Marie...

A met en avant l'avocate
la diligente et l'adorée
la grande amie la grande aimée
dans la plus Sainte compagnie

Il n'y a pas plus de cinq lettres
dans le nom même de Marie...

R rassemble Racine et Rameau
Reine Reine au Royaume impératrice
Rose Rose à la Ronde et qui la voit
Ressemble au bonheur bonheur d'être là

Il n'y a pas plus de cinq lettres
dans le nom même de Marie...

I voici l'inscrit Jésus-Christ
juste qui juge et l'inspiré
lui sans elle nous l'ignorons
comme il l'a dit Issaïa

Il n'y a pas plus de cinq lettres
dans le nom même de Marie...

E nous le montre en elle-même
de ce que tous elle nous guide
nous obtiendrons ce que voulons
de Dieu et le réussirons

POEMES

UN BIDON DE SANG DANS LA CHAMBRE

Des bas un peu trop gros
des souliers de peau noire
jamais de chapeau
ni de gants
les cheveux courts comme un garçon
à la pluie
au vent
au soleil.

sur les carreaux de la fenêtre
laissez-moi
regarder les mouches
pour les empêcher de voler
on pourrait leur ronger les ailes
ou les déchirer
doucelement.

*

dans la chambre
ou dans l'antichambre
la poupée tient
par des cordons
les yeux qui étaient sur la tête
ont fondu
dans la casserole.

sans cheveux
sans jambes et sans tête
elles voulaient toutes la porter
après
elles se sauveraient en riant
des lilas
où dorment ses restes.



noir et mal cuit
est le pain des chevaux
et quand vous passerez à table
la nappe se tachera
du sang
tombant autour
de votre assiette.

entre l'épingle et les pigeons
tournent les petits poissons
les couper

les mettre en morceaux

de ce joli couteau d'écaillés
en faire des tranches tranquilles
et rentrer sans bruit
dans la chambre.



la galerie est grande et belle
où logent
les poules huppées
à coups de bec les mères
tuent
les filles
aux plumes noires.

mais ce trou qu'elles ont
toujours ouvert sanglant
et par où tombent
amour explications
sous des jambes terribles
est-ce la vérité qui s'ouvre
par dessous.

★

les poules les paons les pintades
n'intéressent pas
les maçons
l'air est clair
et quand la chaux brûle
le ciel est bleu comme la chambre
au-dessus du sommeil
des jours.

VUES

Profil vite — fesses bord de siège s'imprime
accent s'ensuivant repli de bras
sur le flanc contre sein l'ongle rouge-peint
bague à l'index celui qui touche la joue
juste tendue un point qui touche l'ongle l'un
l'autre à droite pendentif petit on dirait
sans lien point à l'oreille lobe lisse
le long de l'arc le baiser marqué à la tempe
Maintenant croix jambe sur cheville
droite contre genou l'avant-bras entre cuisses
La manche vide jetée en double

Vite — au bout du cou penché
équerre des doigts
trois points d'appui

Perdu profil
la traîne des images

FETE DU JOUR

Reviens

 guirlandes et vagues
sous le regard :
promises en dimanche amidon-
nylon chaussent fortes péniches de rêves
espèces d'échasses
autocar des secousses Aujourd'hui
tenant leur mouchoir sont de sortie

(coin de rue kilomètres) elles rentrent
par le sable la plage ceintures dorées
mouvantes dans le volume de la nuit
lune sereine

Désirent-regretteront effacent
quel futur A l'intérieur des murs
plis en piles lessives des heures
grand lavage les dalles les angles
la colonne creuse du ciel — et repassent
plissé-soleil sous néon

POEMES FRANÇAIS

Asperge de peintre jetée
sur la toile cirée marbre

1951 - photo :
Anita à la Boule rouge

Au cadre marge bord coupe table bord
coupant le buste noir et blanc
en bustier Anita blanche en noir
et des gris des épaules aux doigts
quelques perles avec passage d'encre
au-dessus de mousses ou broussailles
Des miroirs ?

Oiseau preneur qui t'a vue
ainsi t'a prise ? Cinquante — le fil
sommambule moi pincé

Salle à manger murs aux assiettes
après-midi de Chine elle appuie
de la paume sur le bas de la jupe
lentement s'évente depuis la tempe
jusqu'au sein à la nuque

Dentelles ?

Tourne / et d'une vulgarité
René / telle que cela devient /
et ronde comme / tendre comme
pierre roule métro creuse obscur
fondant au noir pâlit flamme rouge
ou blanche s'évanouit èt moi



Escale — je m'endors
la mouche aussi
bonheur

DIPTYQUE

à Raquel

Diptyque : deux
Ou bien double.
Je ne sais pas parler de
ce que j'aime : je le tais.
Qu'en est-il
du passage des regards
aux mots ? Aimer
et taire se reflètent.
L'image dans le bouclier
diffère-t-elle de Méduse ?
Son regard pétrifie
celui qui la voit.
Les volcans fabriquent
leur lumière
et leur couleur
change sous nos yeux.
Je n'ai su t'offrir
(en guise de discours)
que deux poignées
de lapilli. *Graciosa*
est le nom de l'île,
chaos noir sous le ciel.

Le relief sur terre
est identique
au relief sous la mer :
la jeep nous secoue
à travers les champs
de lave comme
la barque sur l'eau
et leurs moteurs font
le même bruit que le bruit
de l'usine d'eau douce
et d'électricité.
A la tombée du jour
la jeune femme
se pencha en avant
et dit : *en mi casa.*
Paroles de consolation
ou de désolation. Sa voix
était un peu rauque
et la pierre rugueuse.
Diptyque : deux
ne sont pas
un et un.
Dehors et dedans
ne servent à rien
quand nous parlons
du bord
d'un cratère.
Où est la ligne qui sépare ?
Le trait d'ombre,
le pli
est toujours plus sombre
que la couleur
la plus sombre.
Dans ma maison
la couleur et la voix

ne se touchent pas
plus que le regard
ne touche la lumière.
L'obscurité
n'est pas
une limite.

*De ce poème, écrit et imprimé
pour Raquel à l'occasion de son
exposition, Galerie Breteau à
Paris, en mars 1984, il a été tiré
cent cinquante exemplaires, tous
accompagnés d'une sérigraphie
originale du peintre, par
« Orange Export Ltd. »*

ALLERSEELEN

Am Aufstieg und Niedergang
das Herz der Dinge
das Herz einer Sonne
Es stimmt den Laut einer Sprache
den Rosenduft einer Liebe
im Rausch einer Lust
das Dorn und den Hauch
einer Röte
Morgengruft
im Haag der Sinne
der Leichnam
und weitere Forderung :
das Ausgreifen der Tage
ihre blaue Gunst
die Stille oder das Verwesen
am grauen Flugplatz der Erde
Feuer
das rote Licht im Herbst
das rote Licht der Blätter
entbunden
das Zeichen der Gräber
die keusche Schrift der Toten.

(Adap. Denis Fernandez Récatala)

OMNIPRESENCE

montée déclin

au cœur du réel
la marque d'un soleil :
il accorde le son
l'idiome
l'émoi rose
le parfum d'amour
au bruissant plaisir
d'un corps
sa fine épine :
un souffle d'aurore
corps atterri
la sépulture d'une aube

dans la haie des sens
l'exigence de suite
la périphérie des jours
sa nuée bleue
et — corps nu — un silence

ce terrain gris
le décompose
feu
feu rouge d'automne
feu rouge
des feuilles pourpres
délivrant
lueur signes
le signal qui tombe
écrit pudique des morts

TROIS TERNAIRES

Sous le pourtour d'un arbre d'ombre un enfant joue,
Un brusque appel, l'enfant s'en va
Et c'est la nuit.

Ferme les yeux, va réentendre,
Au fond du noir,
Sur les cailloux couler l'eau fraîche.

**Soleil,
Chaque été j'aurai su que je t'aime,
C'est tout.**

Et parfois
Rien qu'une tache
Aveuglante où vais-je
Etreindre l'air

Lorsque l'échelle
Grandit et l'espace
Et la stupeur
Comme une houle

La page ouverte
L'hiver un taillis
Dispersé qui vole
Sur la terrasse

Flash fougère
Figuier l'écho
Qui craque fureur
Ou chevelure

Ou ce sillage
Et l'absence un cri
Si la lumière
Allait bondir

La brèche comme
Plus tard quand les vagues
Dévastent et rassemblent
Les mêmes chiens

Ah me taire
L'été ruisselle
Une broussaille
Beauté et frayeur

L'arbre l'élan
Et le blanc d'un drap
Ce qui sera
Comme un milan

Un couteau d'ombre
L'enfance plus vite
Où sur les falaises
L'aube se jette

Est-ce encore
La grève nue
Sans ombre la faille
L'air plonge en moi

La pente la
Poussière sous l'arche
Ton cri me traîne
Si loin ton nom

Si loin si loin
Comme les montagnes
Frémissent vivantes
Et par rafales

La nuit sèche
Comme à travers
Un cri les pierres
Le laurier qui bouge

Qu'ai-je oublié
Débris barques souffle
Poussière si
Le lac s'incline

Tout est réel
Et dans l'aveu où
L'ombre sous ta nuque
Va disparaître

QUANT AU FASCISME DE LA LANGUE

« Mais la langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; elle est tout simplement : fasciste, car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire. » (1)

Tout, en cette assertion, est dans l'emploi intransitif de « dire ». Il va de soi que dire ici est transitif, que ce dont il s'agit, c'est de l'obligation de dire précisément ceci, mais l'économie à bon droit d'une transitivité trop évidente est modification en fait du sens : l'obligation dont il est fait état n'est plus celle relative de dire ceci, mais celle de dire trop évidemment quoi que ce soit, mais celle de dire absolument — la langue ainsi devenant pouvoir absolu, la proposition se retourne alors sur elle-même, on ne sait plus si la langue est encore « performance de tout langage » ou si ce n'est pas l'inverse. Or, il n'y a pouvoir, au sens propre et plein, que s'il y a processus de domination — « à terre » est un ordre que l'officier peut donner au soldat à l'exercice ou que le soldat peut sous le tir ennemi lancer à l'officier : le même ordre a dans un cas sens de pouvoir, dans l'autre non. Question : quel est alors ce processus de domination, sous-entendu ici comme allant de soi, qui confère à la langue un tel pouvoir ? L'ellipse du transitif, on le voit, est ellipse au fond d'une question qu'on peut formuler plus radicalement : la langue, et partant le langage, et partant l'écriture, a-t-elle ou non sa vérité dans un processus de domination ?



« Je puis donc dire indifféremment : littérature, écriture ou texte » (2) en cette mesure effectivement où dans la *Leçon*, l'écriture est saisie en toute positivité objective : objet et sujet de l'écriture ici méthodiquement sont séparés, l'objet de l'écriture, d'une part, relevant de la catégorie objective du texte en tant que « tissu des signifiants », le sujet, d'autre part, le sujet « inconnu et cependant reconnu », relevant de la catégorie objective du « désir » — l'objectivité du produit est celle-là même ainsi du processus de production, le texte est l'œuvre ainsi de ce qui le constitue objectivement, la littérature est ainsi le résultat des « forces de la littérature » au travail en elle (3). Et quel est-il, ce processus de production de l'« écriture ou texte » ? Il est, toujours aussi positivement, ce qu'est ici le processus du langage même, il n'est rien d'autre effectivement que communication d'une information, d'un savoir : certes, cette

communication par le texte est particulière, elle est « jeu des mots », jeu qui « fait du savoir une fête », et certes, ce savoir n'est pas discours « épistémologique, mais dramatique », il est non pas rigoureusement information, mais représentation, et la fête ainsi est théâtre — et cependant la communication reste ici fondamentalement communication, le savoir fondamentalement reste ici savoir, discours du réel.

« Depuis les temps anciens jusqu'aux tentatives de l'avant-garde, la littérature s'affaire à représenter quelque chose. Quoi? Je dirai brutalement : le réel. » (4)

Tout savoir permet un pouvoir, tout pouvoir requiert un savoir : savoir du réel et pouvoir sur lui sont inséparables — et faire de la littérature, de l'écriture, du texte, un théâtre ainsi des signes du réel, c'est poser encore et toujours le processus de communication comme essentiel à l'écriture, et c'est donc unir totalement, fonction et destin, la vérité de l'écriture à celle effectivement de ce processus de domination auquel celui de communication inséparablement est lié. (5)



Dire : j'ai faim, c'est dire : je suis celui qui dit qu'il a faim — c'est s'identifier soi-même en s'identifiant à celui qui parle, et par identification à cet autre ainsi devenant soi, c'est établir sa propre identité. Certes, il y a dans cette parole information, savoir : la faim, et certes, il y a communication par cette parole, et ceci quelle que soit la personne à qui ce savoir est communiqué (6), mais communication et savoir sont internes tous deux à cet acte fondamental d'identification et n'ont de sens que par lui : que ce soit moi-même ou quelqu'un d'autre à qui je dis : j'ai faim, cette parole n'a de sens que de me définir, pour quelqu'un d'autre ou pour moi-même, que de m'identifier. Tout langage est à rapporter à l'être qui le produit dans la mesure où ce langage est fondamentalement l'acte même par lequel cet être s'identifie (7).

Dire :

Le ciel est par-dessus le toit
Si bleu, si calme,

c'est dire aussi : je suis cet être qui dit le ciel si bleu, si calme — et tout le sens de cette parole aussi n'est fondamentalement ni dans l'information, certes effective, sur le bleu du ciel, ni dans la communication, certes effective, à soi-même, il est dans cette identité de l'être seul qui parle ainsi, identité produite par le langage même qu'il produit. Qu'il soit donc intérieur ou extérieur, ordinaire ou littéraire, prosaïque ou poétique, essentiellement le langage est production d'identité — identité une et multiple, invariante et variable infiniment, l'être parlant étant ce singulier unique en perpétuelle identification.

Tenter de définir objectivement le sujet du langage est donc vain : il se définit de lui-même, il est ce qu'il dit (8). De même en va-t-il donc pour le sujet de l'écriture : il ne relève pas plus du « désir » que de quelque autre catégorie objective — il n'est rien que ce qu'il écrit et de ce qu'il écrit il est tout. Certes, innombrable et complexe est l'aventure du langage, et capitale est sa fonction, pour le meilleur et pour le pire, on le sait, de communication, mais l'écriture elle-même en sa pureté, refus de toute fonction, toute application, toute mission, l'écriture est cet acte essentiel qui rappelle le langage à ce qu'il est essentiellement : institution d'identité. Ecrire n'est pas dire un savoir, même en le transformant en fête, écrire n'est pas dire le réel, même en théâtre : écrire, c'est consciemment s'identifier — est écrivain celui pour qui nécessairement ne sont qu'un seul et même destin, qu'une seule et même création, destin de l'écriture et destin de l'être (9). Interne au langage est toute vérité, autrement dit elle est rapport à l'être, et le langage, et l'écriture effectivement n'a d'autre loi qu'elle-même : elle est pour l'homme, elle et rien qu'elle, identité sans fin possible (10).



Considérer l'écriture, ainsi que fait la *Leçon*, comme une représentation du réel, c'est poser que la vérité du langage est dans un processus de communication en fonction duquel il est donc logique, on l'a vu, d'évoquer le pouvoir de la langue — une question cependant demeure : encore faudrait-il que la langue existe ? Or, on le sait, toute langue est morte et seul est vivant le langage (11). Autrement dit le langage, autrement dit l'écriture est d'elle-même à la fois ce qui frappe de néant la langue et ce qui lui donne existence — aussi pourrait-on, dans la perspective « réaliste » de la *Leçon* (12), conclure en affirmant que si le fascisme est effectivement prédicat de la langue, écrire est alors originellement acte antifasciste (13).

Mais le problème en fait ne se pose nullement, mais ce que la langue obligerait même à dire, accepter de le dire ou non, de l'écrire ou non, n'est nullement un choix qui dirait la soumission ou non à telle représentation du réel, à telle possibilité de pouvoir : ce choix en fait ne dit purement et simplement que l'identité de son auteur, que ce propre univers qu'il est. Qu'importe en fait « la lueur même du réel », qu'importe au fond la représentation : même sans référence à rien, le langage a pour seule vérité toujours d'identifier l'homme et cette vérité est pour l'écriture un absolu (14). Oui, l'écriture est « hors-pouvoir » : elle l'est non pas d'être processus de communication subverti, « tricherie salutaire » — elle l'est essentiellement d'être processus d'identification. Représentation, communication, réel de série, est nécessité évidente aujourd'hui le même universel fondement du même universel pouvoir — mais ce qui est certitude aussi plus puissante aujourd'hui peut-être que jamais, c'est que pour l'être en quête de soi, de sa pleine et profonde identité, de sa vérité propre, écrire est et reste l'acte essentiel.

Maurice REGNAUT

(1) Roland Barthes - *Leçon* - Ed. du Seuil - p. 14.

(2) o.c. p. 17.

(3) Tout positivisme a sa face cachée, on le sait, toute fascination de l'objectivité son bénéfice — et le « tissu des signifiants » a pour envers, on le sait aussi, « le plaisir du texte », et le savoir a la « saveur » : l'écriture barthésienne, ici plus que jamais, est proprement dualité — signe impérieux doublé de nostalgie.

(4) o.c. p. 21.

(5) Reconnaître dans la littérature un « hors-pouvoir » et la définir comme savoir, ce savoir serait-il jeu festif, est fondamentalement contradictoire. Ainsi, pour ne pas avoir radicalement « abjuré » tout positivisme linguistique, et la *Leçon* en témoigne exemplairement, Barthes n'aura pu résilier une contradiction qu'il avait de plus en plus de mal à gérer et dans laquelle de moins en moins il avait d'aise à se complaire.

(6) Il est sans importance ici que je me dise : « j'ai faim » à moi-même ou que je le dise à quelqu'un d'autre — autrement dit que ce soit quelqu'un d'autre ou soi-même à qui on parle est indifférent fondamentalement :

« C'est un fait infiniment remarquable que l'homme communique avec soi par les mêmes moyens qu'il communique avec l'autre.

La conscience a besoin d'un autre fictif — d'une extériorité — elle se développe en développant cette altérité. Le subjectif est la limite.

Ce qu'il communique contient toujours ce qui est commun et tend à rendre le tout commun.

Entre parler (ou penser) et autre (interlocuteur) il y a une relation réciproque. Penser, c'est communiquer à un autre qui est soi. Parler à quelqu'un, c'est parler à soi en tant qu'autre.

Le Soi est l'invariant de tous autres possibles. »

Paul Valéry - *Cahiers I* - Pléiade - Ed. Gallimard - p. 978

(7) Que cette identité soit vraie ou fausse ici n'importe pas : vérité et mensonge ont pour même fondement la même identification.

(8) Ce n'est profondément que dans ce qu'il dit que peut, par lui-même ou par quelqu'un d'autre, se comprendre — et s'expliquer — quel univers singulier est le monde en tel ou tel être.

(9) « Le style d'un écrivain ou d'un individu n'est rien d'autre que l'histoire de son âme et la grammaire donne la description de l'histoire de ce style. »

Elisabeth Roudinesco - *La bataille de cent ans* - Ed. Ramsay - p. 314

(10) La représentation du réel et sa communication d'une part et d'autre part la domination du réel sont l'une à l'autre unies inséparablement : leur mutuel immense développement, c'est l'œuvre, on le sait, du monde industriel marchand, de la civilisation « moderne » elle-même ainsi s'accomplissant — la logique de ce monde est la science et le « réalisme » est son esthétique. Esthétique, active et réactive à la fois, contradictoire aussi nécessairement que l'est le monde « moderne » même en tant que monde de la domination ; plus son hégémonie est vouée à l'éclatement perpétuel en elle-même et plus l'antiréalisme réactivement fait éclater le réalisme — et l'un comme l'autre ayant pour fondement le fondement même de ce monde, autrement dit le processus de représentation-communication, l'un n'est essentiellement pas plus vrai que l'autre. Il n'y a vérité que de ce qui vient à la lumière à travers ce procès esthétique aujourd'hui permanent, que de ce qui est effectivement, perpétuellement, fondamentalement à l'œuvre, autrement dit que de ce processus originel d'identification.

(11) « Ce qui circule sur le marché linguistique, ce n'est pas « la langue », mais des discours stylistiquement caractérisés, à la fois du côté de la production, dans la mesure où chaque locuteur se fait un idiolecte avec la langue commune, et du côté de la réception, dans la mesure où chaque récepteur contribue à produire le message qu'il perçoit et apprécie en y important tout ce qui fait son expérience singulière et collective. »

Pierre Bourdieu - *Ce que parler veut dire* - Ed. Fayard - p. 16

« Le vrai commencement de la poésie, c'est quand ce n'est plus une langue qui décide de l'écriture, une langue arrêtée, dogmatisée, et qui laisse agir ses structures propres ; mais quand s'affirme au travers de celles-ci, relativisées, littéralement démythifiées, une force en nous plus ancienne que toute langue, une force notre origine, que j'aime appeler la parole. »

Yves Bonnefoy - *Entretiens sur la poésie* - Ed. A la Baconnière - p. 34

(12) « C'est en cela que l'on peut dire que la littérature, quelles que soient les écoles au nom desquelles elle se déclare, est absolument, catégoriquement, réaliste : elle est réalité, c'est-à-dire la lueur même du réel. »

Roland Barthes - o.c. p. 18

(13) Autrement dit, la langue n'étant pas neutre, antimaternel.

(14) « On sait depuis Frege que les mots peuvent avoir un sens sans référer à rien. C'est dire que la rigueur formelle peut masquer le *décollage sémantique*. Toutes les théologies religieuses et toutes les théodicées politiques ont tiré parti du fait que les capacités génératives de la langue peuvent excéder les limites de l'intuition ou de la vérification empirique pour produire des discours *formellement* corrects mais *sémantiquement vides*. »

Pierre Bourdieu - o.c. p. 20

Ces discours corrects mais vides, eux aussi sont effectivement identification, eux aussi disent un être — un officiant, un politicien, un poète expérimental, voire tout simplement un linguiste.

JEAN LAUDE - *A venir.*

Jean Laude est mort le mercredi 7 décembre 1983 d'une embolie pulmonaire à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il avait 62 ans.

On connaissait surtout le spécialiste d'art africain par son cours à la Sorbonne et son livre *les Arts de l'Afrique noire*. Un peu moins le grand essayiste de la peinture contemporaine, notamment à travers deux textes essentiels : *Paul Klee : Lettres, « écritures », signes, et Braque ou la stratégie des signes* (Maeght, Paris 1982).

Moins encore le poète. Comme s'il était passé à travers ce siècle, et celui-ci à côté de lui. Il publie son premier livre (*les Plages de Thulé*) en 1964, au Seuil, et son dernier (*le Dict de Cassandre*) en 1982, chez Fata Morgana. Entre ces deux recueils, il écrit ses plus beaux textes dont peu ont été publiés.

Pour avoir eu la grande joie de lire récemment *la Trame inhabitée de la lumière*, que les éditions Flammarion venaient de refuser pour « manque de qualités littéraires... », il me semble avoir saisi, pour l'essentiel, les raisons de cette méfiance.

La poésie de Jean Laude est suspecte en ces temps de simulacre et de maniérisme parce qu'elle ne parle pas de la poésie. Elle *dict* ce qui de toujours l'a hanté : le cours de cette vie rongée par la mort. Précédée par la fin. Jean Laude, pour cela, n'utilise aucune métaphore ; et les signes (en bon Africain qu'il fut), les lie, les brise, les conjoint, les recouvre, les efface, les décline.

Je pense à la *disjonction*, mise en avant par Leroi-Gourhan, et à laquelle il avoua, quelques jours avant sa mort, réfléchir depuis longtemps. On sait que le système paléolithique fonctionne à partir de la disparition initiale d'un des signes.

Quel est donc ce signe de base disparu ?

J'ai mon idée là-dessus, Jean Laude en avait une aussi.

C'est même ce qui fait la grande beauté de l'ensemble de sa démarche poétique et de cette écriture sans fioritures ni complaisance, parce que rien ne peut la détourner de son but.

Point ici d'éloges médiocres, ni de petites servilités donc. Simplement la trace de ce passage de la vie à la mort. Ce très court moment entre le « noir et le noir » comme il l'écrivait à une amie juste avant sa mort.

Il faut rapidement s'occuper d'éditer *toute* la poésie de Jean Laude, non seulement pour réparer une injustice, mais pour rétablir la vérité, notre vérité contemporaine.

Jean-Claude MONTEL

NOTES REVUES

Carte noire n° 2 (Théâtre du Rocher. Av. Max Dormoy, 83130 La Garde), Guillevic ouvre ce numéro de quarante pages où l'on peut lire A. Arnaud, Marie Huot, J.-M. Le Sidaner, Huguette Dangles, Gilles Pajot... Diverses informations.

Alimentation générale n° 10 (C. Vercey, La Fregate, 25 bis, rue du Maréchal de Lattre - 71100 Châlon-sur-Saône). Numéro consacré à la jeune poésie algérienne de langue française.

Cahiers bleus n° 28 (Logis de la folie, 2, rue Michelet, 1000 Troyes) 120 pages pour Jean Malrieu préparées par Pierre Dhainaut : hommages, photos, textes inédits, études, bio-bibliographique : un dossier intéressant. Des « voix champenoises » complètent l'ensemble.

Cahier de leçons de choses n° 7 (G.I.D.E., 12, rue Pierre et Marie-Curie, 75005 Paris), Dossier *Berlin* : jeunes peintres et écrivains allemands. Les textes sont donnés en français et en allemand.

In'hui, n° 0, nouvelle série (Maison de la culture d'Amiens). Cette revue repart avec un excellent « *Gertrude Stein, encore* », nombreuses traductions, mais aussi textes d'hommage, quelques études et une bio-bibliographie abondante.

Intersigne n° 1 (F. Leperlier, 111, rue Gaulaincourt, 75018 Paris), sous-titrée « imaginaire-critique », cette revue propose à la fois des réflexions critiques, des textes de création, des photos et des études sur divers thèmes.

Fanal n° 18 (club Yvan Goll, Bibli. municipale, 88100 St-Dié), présente une vingtaine de poètes contemporains.

Verso n° 33 (4, rue Rongier, 69370 Saint-Didier au Mont d'Or) : vingt éditeurs-poètes présentent et leurs éditions et leur propre écriture. Nombreuses notes de lecture.

Luvah n° 3 (Arcier Roche-lez-Beaupré 25220). Numéro intitulé « confusion » : vingt auteurs divers.

Sud n° 48/49 (62, rue Sainte, 13001 Marseille). Deux cent quatre-vingt pages de textes sur William Faulkner avec une seule petite nouvelle inédite en français. Suit encore une cinquantaine de pages de notes de lectures sur les parutions récentes. On rêve un peu que la revue « Sud » parvienne à dépasser ce fouillis où elle s'enferme.

A (Jacques Aubert, 4, allée des Vergers, 94170 Le Perreux) : un ou deux feuillets où Jacques Aubert se fait ouvertement plaisir. Que le plaisir soit partagé, c'est un autre problème.

Plurielle n° 21 (Claudine Capdeville, 53, rue Notre-Dame des Champs, 75006 Paris). Une revue toujours aussi luxueuse tirée à 75 exemplaires pour un prix très ordinaire : 14 interventions très diverses sur le thème du blanc et du noir, « double en soi »...

Archipels n° 6 (Annick Mauriéras, 137, impasse de la Cauquière, 8310 Six Fours). « Nous aimons le jazz », avec des textes de Michel Flayeux, Geneviève Bertaudon, André Portal, Martial Look, Christian Tarting, Robert Bonaccorsi et Michel Butor.

Estuaire n° 27 (CP 828, Haute-Ville, Québec, G1R 4S7, Canada), une excellente revue canadienne de langue française. Dans ce numéro : Michel

Beaulieu, Jean Chapdelaine Gagnon, Christiane Gauthier, Rachel Leclerc, Renaud Longchamp et Charlotte Melançon.

O. Ars n° 3 (Box 179, Cambridge, MA 02238, USA), un numéro consacré à la traduction : « experiments in reading » avec quelques essais, mais surtout des traductions en langue anglaise d'Apollinaire, Saül Yurkévitch, Henri Michaux, Alain Veinstein.

Hora de poesia n° 26 (c/Balmes, 323, Barcelone, Espagne) : « la poesia hablo hoy », une trentaine de pages sur la poésie contemporaine des Asturies, des poèmes, traduits en espagnol, de l'italien Bruno Rebellato et de nombreuses notes de lectures.

Le n° 27/28 est une anthologie bilingue (espagnol/portugais — au passage, notons que voir ces deux langues ainsi affrontées, de l'extérieur, n'est pas sans intérêt) de la poésie portugaise contemporaine. Un bon numéro.

Parmi les études et recueils récemment reçus, signalons *Meije* de Pierre Dhainaut (Cahiers du confluent), *Furtive présence* de Roger Munier (Solaire), une étude sur la peinture de Denise Esteban accompagnée de 28 splendides dessins originaux ; *Ancrits* de James Sacré (Thierry Bouchard), une leçon d'écriture pour tous ceux qui, aujourd'hui, se réfugient derrière leur rapport à la nature pour se dispenser d'un travail sur le texte ; *Par vide nuit avide* de Jean-Claude Renard (Fata Morgana) : sept sonnets « expérimentaux » écrits sur des procédures de transformations syntaxiques ; *Jours sans événements* de Gil Jouanard (Fata Morgana) dans l'écriture si pleine et maîtrisée de cet auteur transformant, par la force dense du verbe, ses souvenirs en souvenirs partagés : « Tous ces jours sans événements sont à marquer d'une pierre blanche. C'est eux, eux seuls, qui aujourd'hui remontent dans notre élocution » ; *le bestiaire inconstant* de Jacques Jouet (J.-P. Ramsay), un bestiaire malicieux et ironique jouant sur les mythologies modernes ; *Poésie russe*, anthologie du XVIII^e au XX^e siècle, un très gros volume de près de huit cent pages (La découverte/Maspéro) : un énorme travail reprenant de nombreux textes peu connus où publiés ici et là. *Poèmes choisis* de János Pilinsky (Gallimard. Du monde entier), textes d'un poète hongrois contemporain traduits par Lorand Gaspar ; *Poésie et figuration*, un essai de Jean-Marie Gleize (Le Seuil) qui se veut une contribution à l'histoire de la poésie aux XIX^e et XX^e siècles écrite, non d'après l'analyse de leurs théories, mais d'après les pratiques de six auteurs, refusant avec force l'idée refuge d'une poétisation naïve et spontanée et soutenant la thèse que « toute poésie s'écrit contre la poésie ».

Jean-Pierre BALPE

TEXTE EN MAIN

Ecrire, cela s'apprend.

Cette nouvelle revue propose la conjonction — non la simple contiguïté — d'une pratique effective, d'une théorie explicite, d'une pédagogie systématique du texte de fiction.

Texte en main, elle montrera ce qui se passe en atelier d'écriture comme ce qui s'efface du travail de l'écrivain.

Chaque numéro sera centré sur un ou des problèmes d'écriture. Une place importante sera accordée aux perspectives offertes par les microordinateurs comme auxiliaires de lecture et d'écriture.

● **THEMES DES NUMEROS EN PREPARATION** : Les ateliers d'écriture - Ecrire avec Michel Butor - Ecriture et ordinateur - Ecrire avec Jean Ricardou - Les textes pour enfants - Le pastiche - Ecrire avec Jean Lahougue - Ecrire, dessiner, peindre - La traduction - Le récit aujourd'hui - Le poétique, la poésie.

● **SOMMAIRE DU NUMERO 1** : Claudette Oriol-Boyer : Ecrire en atelier : quelques principes fondamentaux - Bernard Magné : une pratique d'atelier et ses problèmes - Jean Ricardou : Réécrire Mallarmé - Entretien avec Georges Perec - Ecrire avec Jean Lahougue - Jean-Pierre Balpe : Ecriture et ordinateur (déc. 83)

● **DIRECTION** : Claudette Oriol-Boyer, Bernard Magné.
CONSEIL DE REDACTION : Marie-Pierre Galley, Daniel Bilous, Ghislain Bourque, Philippe Hardouin, Jean Lahougue, Michel Sicard.

● **ABONNEMENTS** : Cette revue, entièrement autofinancée (par l'intermédiaire d'une association loi 1901, L'Atelier du texte), sera diffusée essentiellement par abonnements : 4 numéros 200 F. Etranger 260 F. Les chèques établis à l'ordre de l'Atelier du texte doivent être adressés à « L'Atelier du texte » Librairie de l'Université, 2, place Docteur Léon Martin, 38000 GRENOBLE.

PRATIQUES

COLLECTIF

Bernard COMBETTES, Françoise DOUMAZANE, Brigitte DUHAMEL, Claudine GARCIA, Jean-Pierre GOLDENSTEIN, Jean-François HALTÉ, Anne HALTÉ, Caroline MASSERON, André PETITJEAN, Brigitte PETITJEAN, Yves REUTER, Liliane SPRENGER-CHAROLLES, Philippe LANE, Didier DUPONT, Jean-Maurice ROSIER.

LE BRICOLAGE POETIQUE

N° 39 OCTOBRE 1983

Numéro dirigé par J.-P. Balpe

L'écriture poétique
Jean-Pierre Balpe

Lectures de deux poèmes d'A. Breton
Jean-Michel Adam, Philippe Lane

La fabrique d'images
Caroline Masseron

Analyses d'un graffiti et d'un poème
Jean-Michel Adam

L'ordinateur, sa muse...
Jean-Pierre Balpe

L'enjeu du jeu poétique
Daniel Delas

La règle et la contrainte
Marcel Benabou

Exercices poétiques et spirituels
Daniel Grojnowski

N° 40 - La communication en classe

45 F

PRATIQUES

8, Rue du Patural

57000 METZ

action poétique

Numéros
disponibles

32-33 VLADIMIR HOLAN.

38. (*Formule « poche »*.) POETES POPULAIRES CHINOIS, trad. et prés. par M. Loi. QUATRE POETES TCHECOSLOVAQUES.

39. POETES IRANIENS D'AUJOURD'HUI.

40. PROSES POETIQUES. Et : *Celaya, Kirsanov, Bouritch.*

41-42. « TEL QUEL » et les problèmes de l'avant-garde.

44. (*Nouvelle formule.*) DU REALISME SOCIALISTE.

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.

49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs.*

50. UNE LITTERATURE PERDUE (Problèmes du récit).

Supplément au n° 53. — VIETNAM.

53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.

54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal.

56. POESIES U.S.A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie amérindienne traditionnelle. — Hommage à Jacques Spicer. — Neruda : poèmes.

57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. La poésie de la Résistance (Pierre Seghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco).

58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.

Supplément n° 1 au n° 61. — Claude ADELEN : *Bouche à la terre.*

Supplément n° 2 au n° 61. — Joseph GUGLIELMI : *Pour commencer.*

Supplément au n° 64. — Léon ROBEL : *Littérature soviétique, questions...*

66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU — Et : J. Tortel, J. Guglielmi, A. Lance, J. Roubaud, J. Daive, C. Carlson, E. Hocquard, M. Regnaut, E. Tellermann (Beckett), M. Broda (Jouve), D. Leeuwens (Jouve).

Supplément n° 1 au n° 69. — Bernard VARGAFTIG : *Eclat & Meute.*

Supplément n° 2 au n° 69. — Pierre LARTIGUE : *Demain la veille.*

69. POESIES EN FRANCE (2) : H. Deluy, P.-L. Rossi, J. Roubaud, IOURI TYNIANOV, J.-P. Balpe. — RAYMOND ROUSSEL : Judith Milner, E. Roudinesco.

70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD : F. Deluy, J. Roubaud. — BENJAMIN PERET : J.R., P. Lusson, H. Deluy, L. Ray, L. Robel. — POESIE EN FRANCE : J. Réda. — Et : C. Adelen, G. Jouanard, A. Lance, M. Regnaut, A. Mathieu, G. Le Gal, L. Giraudon, P. Richard, C. da Silva, D. Pobel, A. Helissen, R. Chopard, J.-L. Blanchard, F. Perrin, P. Autin-Grenier, JAN MYRDAL.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70 : l'ensemble le plus complet et le plus récent de poèmes, textes d'interventions, chansons, bande dessinée, illustrations. Réalisé par J.-C. Vegliante.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE : O. Mannoni, M. de Certeau, J.-C. Milner, E. Roudinesco, D. Vidal, M. Broda, M. Regnaut, H. Deluy, Khlebnikov, H. Lenau et de nombreuses contributions. Fictions, théorie, délire (sur Roustang), poésie, langue (sur Jouve et Laing), jeu (sur Adamov et Winnicott), sexe (sur Foucault), mystique, errance.
73. BAROQUES AU PRESENT. — Mitsou Ronat, Pierre Lartigue. Appropriations, traductions, présentations de poètes baroques français et européens, M. Ronat, P. Lartigue, H. Deluy, J.-P. Balpe, C. Dobzynski, M. Petit, J. Guglielmi, S. Yurkievich, I. Mignot, J.-C. Vegliante, L. Ray face à Etienne Durand, Marc de Papillon Lasphrise, Andreas Mestralus, Sonnet de Courval, Salomon Certon, Du Bartas, la Demoiselle de Gournay, Quirinus Kuhlmann, Marini, Barnabé Barnes, Polotski, Herrick...
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH : E. Jabès, L. Giraudon, F. de Laroque, M. Ronat, L. Zukofsky, J. Guglielmi, A. Veinstein, J. Daive, C. Royet-Journoud, J. Roubaud, H. Deluy, S. Velay. — GONGORA — POUR BRECHT... Et : Bernard Fillaire, Bernard Chambaz, M. Regnaut, Bruno Julien Guiblet, A. Rapoport.
76. PHILIPPE SOUPAULT : Bernadette Bonis, Heinrich Mann, A. Lance, L. Ray, P. Lartigue, Ch. Dobzynski, H. Deluy, S. Fauchereau, dessins de G. Planet. — POÈTES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN, trad. J. Roubaud.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS : ensemble IOURI TYNIANOV — Avec Y. Mignot, M. Etienne, A. Rapoport, Y. Boudier, J.-P. Balpe, J.-C. Depaule — Et POEMES de J. Tortel, A. Veinstein, L. Giraudon, J. Daive, J. Roubaud, M. Bénézet, P.-L. Rossi, E. Hocquard, J. Garelli, J.-J. Viton, G. Jouanard, H. Deluy, E. Arendt, B. Noël... AMERICAINS PROVISOIRES.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI. Et Jean-Paul Richter, Paul Celan, Guillevic, A. Vitez, M. Broda...
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE : Martine Broda, Pascal Quignard, Mitsou Ronat, André Libérati, Claude Grimal, Barbara Cassin, Pierre de la Combe, P.-L. Rossi, J.-C. Vegliante, Emmanuel Hocquard, P. Lartigue, Bernard Chambaz.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ? : Andréa Zanzotto, M. Petit, J.-L. Parant, G. Perec, C. Adelen, J. Garelli, J. Réda, P. Lartigue.
- 82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE : M. Ronat, H. Deluy, G. Jouanard, Ch. Dobzynski, Antoine Vitez, P. Lartigue, Alain Duault, Tibor Papp, J.-P. Balpe, Claude Grimal, Montserrat Prudon, POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN, Nicole Brossard, NOUVEAUX POETES DES U.S.A., E. Roudinesco : sur la situation actuelle de la psychanalyse.

84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS. — Et : M. Broda, M. Etienne, A. Salager, J.-P. Balpe, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, S. Gavronsky, J. Guglielmi, G. Jouanard. Et : SONETS BARROCS : P. BEC. — Et : Simon de Boncourt, trouvère.

86. AMOUR AMOUR (poèmes, études, proverbes, locutions, montages, sonnets, aphorismes, etc...) : Sandor Weöres, M. Broda, Quevedo, Flamenca, P. Lartigue, J. Tortel, Gaspara Stampa, J. Thibaudeau, J. Todrani, G. Jouanard, C. Adelen, M. Benabou, H. Deluy, Khlebnikov, Maiakowski, Théophile, Boisrobert, Le Petit, Giorgio Baffo, Veniero, Jodelle, S. Yurkievich, N. Naderpour, M. Leray, Y. Boudier, Bonaparte, J.-P. Balpe, Liliane Giraudon... (37 F).

87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD : Interventions, textes, poèmes, études, notes, dessins, photo de : A.-M. Albiach, A. Barnett, D. Cahen, M. Couturier, J. Daive, H. Deluy, F. Ducros, L. Eigner, C. Faïn, Adolfo Fernandez-Zoila, J. Frémon, P. Getzler, L. Giraudon, R. Groborne, J. Guglielmi, R. Guglielmi, E. Hocquard, E. Jabès, R. Laporte, F. de Laroque, R. Lewinter, C. Minière. B. Noël, J. Ortner, M. Pleyner, J. Roubaud, J. Tortel, A. Veinstein, K. Waldrop.

88. POESIE-PERFORMANCE : John Cage, James Joyce, E. Blum, E. Jandl, Kroutchonykh, Maiakowski, Aigui, Brossa, De Grot, P. Lartigue, D. Berlioux, Ch. Rist, M. Ronat, P. Lusson, L. Robel, Cl. Grimal, M.M. Prudon, Gil Jouanard... Et : H. Lucot, A. Coulange...

89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heissenbüttel, H. Müller, P. Rühnkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean TORTEL, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport, Ch. Tarting, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-D. Percet.

91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.

92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES. Et : Jean Todrani, M. Regnaut..

93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT. Et : Jean Tortel, Joseph Guglielmi, Alain Praud, Antoine Raybaud, Anne Portugal, Dominique Buisset, Jacques Jouet, Guy Chaty, Marc Grinsztajn, Franck Viellart...

action poétique

Bulletin
d'abonnement
ou de
réabonnement

Nom : _____ Prénom : _____

Profession (si vous désirez la préciser) : _____

Adresse : _____

— Je m'abonne pour _____ an(s) à la revue **action poétique**.

1 an	(4 n ^{os}) France	140 F	Etranger	200 F
2 ans	(8 n ^{os})	250 F		380 F
Soutien	(4 n ^{os}) (8 n ^{os})	500 F		1.000 F

● Je désire également recevoir les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de _____ F par :

- chèque postal
- chèque bancaire
- mandat-postal
- mandat-lettre

action poétique, 4294-55 Paris.

CCP

Rue J.Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n° 2, 77210 Avon.

A _____, le

Signature :

LA RÉPÉTITION

(Première Série : 1977-1979)

1) *Jean-Claude Montel* : En avoir ou pas. 2) *Jean Thibaudau* : Souvenirs de la maison du Tram. 3) *Gérard Arsequel* : Décharges. 4) *Marie Etienne* : Blanc clos. 5) *Michel Ronchin* : Grand Silence. 6) *Jean Tortel* : Didactiques. 7) *Martine Broda - Gisèle Celan-Lestrange* : Double. 8) *Thérèse Bonnelalbay* : Dessins. 9) *Bernard Chambaz* : Histoire de l'indigo et du ponant. 10) *Philippe Boyer* : Mort musaraigne. 11) *Edmond Jabès* : L'eau. 12) *Jean Daive* : « SLLT ». 13) *Bernard Delvaille* : Le vague à l'âme de la Royal Navy. 14) *Jean-Jacques Viton* : Image d'une place pour le requiem de Gabriel-Fauré. 15) *Yves Boudier* : Le fabuliste. 16) *Alain Lance* : La première atteinte. 17) *Bernard Vargaftig* : La preuve le meurtre. 18) *Jean-Charles Depaule* : Cent fois. 19) *Liliane Giraudon* : Têtes ravagées : une fresque. 20) *Jacques Roubaud* : Je dis, à moins que sel ne la roue.

Collectif :

I — N° confié à *Claude Royet-Journoud*, avec : Anne-Marie Albiach, Jean Daive, Bernard Noël, Pascal Quignard, Alain Veinstein, Rosemary Waldrop (traduit par Roger Giroux). 1978.

LA RÉPÉTITION

(Nouvelle Série : 1983-)

1) *Jean Todrani* : Gioconda. 2) *Henri Deluy* : La substitution. 3) *Gil Jouanard* : Eloge de la vie ordinaire. 4) *Jean Tortel* : Provisoires saisons. 5) *Jean Laude* : Perspectives. 6) *Alain Praud* : Le corps de Christie Brinckley. 7) *Alain Coulange* : Il faut que tu sois le ciel.

LIRE

- ANDRE DU BOUCHET : « L'avril », précédé de « Fraîchir » - *T. Bouchard.*
- ANDRE DU BOUCHET : Peinture - *Fata Morgana.*
- ALIX CLEO ROUBAUD : Journal - *Seuil.*
- JACQUES ROUBAUD : Les animaux de tout le monde - *Ramsay.*
- PIERRE MORHANGE : Le désespoir clamant - *Monsieur Bloom.*
- MICHEL-ANGE BUONARROTI : Epitaphes pour la mort de François des Bras - *Alinéa.*
- JORGE LUIS BORGES : La rose profonde - *Gallimard.*
- CLAUDE ROYET-JOURNOUD : Les objets contiennent l'infini - *Gallimard.*
- GUILLEVIC : Requis - *Gallimard.*
- PHILIPPE JACCOTTET : Pensées sous les nuages - *Gallimard.*
- HENRI DELUY : Peinture pour Raquel - *Orange Export Ltd.*
- JEAN MALRIEU : Dans les terres inconnues... - *Sud.*
- ALAIN LANCE : Ouvert pour inventaire - *Belfond.*
- JEAN-LUC PARANT : Comme une petite terre aveugle - *Lettres vives*
- ALAIN COULANGE : Gestes de rien, et pour rien - *Encrages.*
- JOSEPH GUGLIELMI : Aube - *P.O.L.*
- JOSEPH GUGLIELMI : Winter Dance - *Portail.*
- GERARD ARSEGUEL : L'arrivée sur le littoral - *Lobies.*
- AUDJELKO VULETIC : Quand je serai grand comme la fourmi - *Obsidiane.*
- MARBEUF : Le miracle d'amour - *Obsidiane.*

chants d'amis

chants d'amour

chants de médisance et

de raillerie

Mendinho

Don Dinis

Joan Zorro

Martim Codax

Afonso X

Lopo

Bernard de Bonaval

Joan Lopes d'Uhoa

Pero Meogo

Gonçalo Eanes do Vinhal

Pero de Viviães

Nuno Fernades Torneol

Paio Gomes Charinho

Joao de Guilhade

Joao Airas de Santiago

Diego Pezelho

Estevan Coehlo

Airas Nunes

Joao Mendes de Briteiros

Rui Fernandes

Nuno Eanes Cerzeo

Gil Peres Conde

Martin Soares

Afonso Mendes de Besteiros

Vidal